L'argent qui n'a pas fait mon bonheur

Je m'étais levé de bonne heure ce matin-là. Il faisait beau et le carreau cassé de la petite pièce qui servait de cuisine, de salon et de chambre aux jumeaux laissait passer un souffle d'air déjà tiède pour la matinée.

« Un jour, je serai riche, et ce jour-là, je serai heureux ! »

Vautrée dans le canapé, son téléphone à la main, Stacey me jeta un vague coup d'œil et murmura :

« Ton caleçon est troué. »

Il l'était déjà hier et avant-hier, mais elle n'avait rien remarqué avant. C'est triste, ces vieux couples dans lesquels on ne se regarde plus. Comme si son indifférence à mon style vestimentaire ne suffisait pas à gâcher ce début de journée, elle décida d'enchaîner sur les reproches :

« C'est encore moi que j'ai dû me lever pour conduire les gosses à l'école.

— Qui ai dû me lever. Cause bien, quoi, merde.

— Ouais, en attendant, t'avais promis de le faire.

— C'est bon, ça va… Il est à peine 10 heures et tu commences déjà à faire chier ? »

La machine à café émit le son caractéristique de sifflement qui indiquait que le divin breuvage matinal était prêt à couler. Je remplis ma tasse, y ajoutai quatre sucres. Du bout des doigts, je poussai ensuite la vaisselle sale qui s'empilait sur un fauteuil et m'y assis.

« Bon, de toute façon, les gosses, il va falloir aller les rechercher plus tôt.

— Ah oui ? Pourquoi ça ?

— Parce que j'ai dû les laisser dans la cour de récréation. Ils n'avaient pas d'institutrice aujourd'hui. On leur cherche une remplaçante, mais ce ne sera pas avant plusieurs jours.

— L'instit est malade ? … Et quand c'est pas ça, ils font grève. Toujours en congé, ces gens-là.

— Ah ben écoute, leur prof a été arrêtée pour trafic de drogue.

— Hein ?

— Comme j'dis. C'était Madame Sofia. Tu vois bien quand même ?

— Madame Sofia ?

— Ouais. Elle dealait de la coke, des ecstas et un peu de kétamine, à ce qu'on m'a dit.

— …

— Et donc les jumeaux n'ont plus école. Et ils s'emmerdent à la récréation pour le moment. »

J'étais stupéfait ; jamais je ne me serais attendu à une nouvelle pareille.

« Madame Sofia ?

— Ben ouais. Pourquoi tu fais une tête pareille ?

— Je suis choqué.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne savais pas que Sofia était institutrice.

— Tu rigoles ou quoi ? John ! C'est l'instit des gosses depuis 6 mois ! »

Je retournai dans la chambre pour enfiler un jean et un sweat que je passai à même la peau. Sofia, institutrice… Si je m'étais attendu à ça ! Je songeai un instant à ses longs cheveux et son sourire naïf. C'était ça qui était supposé apprendre à lire à mes gosses ? Franchement ! Imaginer en tant que père que c'était à des filles comme Sofia qu'on confiait la prunelle de ses yeux !
Bon, pour l'arrestation par contre, c'était très embêtant. Sofia vendait bien, et si je me la faisais gauler par la police, il allait falloir vite fait que je la remplace par un autre bon vendeur. Le Poissonnier ne rigolait pas avec les chiffres, et si je ne payais pas rapidement sa marchandise, j'allais me faire arranger au fer à souder !
Il valait mieux que j'aille moi-même directement le voir, le Poissonnier, et qu'on discute d'homme à homme. Je ne connaissais pas son nom, mais la cave dans laquelle il stockait la marchandise que je lui achetais se trouvait rue Vantieghem, près d'un immense magasin de pisciculture. Alors on l'avait toujours surnommé le Poissonnier dans le milieu.
À la base, je faisais mes ventes tout seul… Et puis, peu à peu, j'avais délégué. Paulo d'abord, un gars tranquille et discret à qui j'avais confié les ventes à faire du côté de la N511. Quelques mois plus tard, il m'avait présenté Sofia :

> « Elle a besoin d'argent, John, et personne ne soupçonnera une fille comme elle, qui n'a l'air de rien de plus que ça… »

C'était vrai, je m'étais fait avoir. Je composai le numéro d'appel de Paulo, mais cet imbécile ne répondait pas.
C'est ainsi que j'arrivai chez le Poissonnier, un peu désemparé par la situation. Il bossait dans une cave étroite, à laquelle on accédait par un passage latéral entre deux maisons. L'endroit était assez discret, encombré de caisses, de palettes et de déchets divers qui rendaient l'entrée de la cave invisible depuis la rue. Le Poissonnier avait toujours en stock ce qu'il fallait. Il était réglo, sauf si on ne l'était pas avec lui. Pour l'heure, il était assis, en train de compter des billets.

> « Salut, John, comment vas-tu ?
> — Bah. On fait aller.
> — Et comment vont tes enfants ?
> — Je crois que ça va.
> — Ils sont mignons, ces petits… Tu devrais les prendre avec toi de temps à autre. J'aime bien les enfants.
> — Écoute, Poissonnier, je suis venu pour discuter.
> — Je t'écoute…
> — Voilà. J'ai un problème. Sofia s'est fait gauler.
> — Bravo. Bien vu de sa part… Bon… Police ou rivaux ?
> — Police.
> — Mouais… Ce ne devrait pas être très long.
> — J'espère.
> — Mais oui, ils n'ont pas de place et pas de motivation. J'ai deux clients qui sont flics, je vais te régler ça, vite fait ! »

J'étais plutôt rassuré. Le Poissonnier était réglo, et même plus que je ne l'avais imaginé. Il allait me sortir Sofia de prison en vitesse et elle pourrait reprendre ses activités extrascolaires rapidement. Tant mieux ! Voir le Poissonnier faire ses comptes me fit penser qu'il était temps que je m'occupe des miens. Je lui devais de l'argent et, en gage de remerciement, je tenais à

honorer ma dette au plus tôt. En réalité, je n'avais pas le choix : je devais le payer avant demain soir 22 heures, sinon il serait beaucoup moins agréable avec moi, je le savais.
Je rentrai direct chez moi. Stacey n'était pas là, les jumeaux non plus, ce qui me fit plaisir. Je n'aime pas travailler lorsqu'il y a du bruit à la maison. Je mis ma tasse de café au micro-ondes, puis, installé à la table branlante de la cuisine, j'attrapai mon cahier de comptes et commençai à aligner les chiffres. Je n'étais pas très doué, et ce n'était pas simple, avec les arrivages, les commissions des revendeurs, les découpes. Tout devait tomber juste. Et puis soudain, je sentis mes glandes à transpiration s'ouvrir béantes sous mes aisselles tandis qu'une sueur épaisse me poissait le front. Il manquait vingt mille euros. Vingt mille.

« Putain de merde ! »

Je repensai à Sofia. Cette salope avait forcément pioché dans la caisse avant de se faire serrer par les flics. Elle savait que ça allait arriver… La panique me déchirait les tripes. Le Poissonnier avait beau être arrangeant aujourd'hui, si cette somme n'était pas sur la table demain avant 22 heures, son fer à souder trouverait très vite le chemin de mes pieds ! J'avais déjà assisté au recadrage d'un gars qui lui avait tiré 1 000 balles, et ce n'était pas drôle à voir, à entendre et à sentir… Même pour un fou de barbecue comme moi.
Je n'aurais jamais dû faire confiance à Sofia ! Pourquoi ne m'avait-elle pas dit qu'elle était institutrice ? Travailler avec moi la nuit et apprendre l'alphabet à mes jumeaux le jour sans me prévenir ? Cette fille n'était pas digne de confiance. Je tentai de me rassurer comme je pouvais. Le Poissonnier allait la faire sortir aujourd'hui grâce à ses contacts chez les flics. Elle serait dehors ce soir, je lui mettrais la pression, et hop ! Cette gourdasse me rembourserait jusqu'au dernier centime. Aucun doute là-dessus, et ensuite, bye-bye, elle irait faire des dictées et du calcul bien loin de mon petit business ! Je gérerais avec Paulo, comme avant. Les doigts tremblants, j'attrapai mon téléphone et tentai de l'appeler à nouveau. Rien. Toujours rien… Cela devenait inquiétant. Où était-il, ce con ? Je lui laissai un message.

« Paulo, rappelle-moi dès que tu peux. »

Vers 17 heures, Stacey rentra. Elle avait les bras chargés de sacs de nouveaux vêtements luxueux.

« Putain, John, où sont les gosses ?

— Comment je le saurais ?

— Quoi ? T'es pas allé les chercher à l'école ?

— Ben non. Tu ne me l'as pas demandé.

— T'abuses.

— C'est toi qui abuses ! T'as vu ce que tu t'achètes avec mon argent ?

— Oh… Un peu d'argent, parfois, ça fait mon bonheur, hein ! »

L'envie de polémiquer étant absente, je me levai pour aller chercher les jumeaux.
Lorsque j'arrivai, ils étaient seuls, assis à même les pavés de béton, dans la cour de récréation. Justine me jeta un regard presque hostile tandis que Justin soupirait d'un air blasé. La directrice de l'établissement les surveillait, ce qui était un fait exceptionnel.

« Enfin, vous voilà.

— Euh… Oui. Désolé, on travaillait tous les deux.

— Je me doute, mais ce n'est pas facile pour le moment avec l'absence d'une institutrice et du cuisinier.

— Ah ? Le cuisinier aussi ? »

Je jetai un regard aux enfants :

« Vous n'avez pas mangé, alors ?

— On leur a acheté un sandwich, répondit la directrice. Il faudra penser à leur préparer un pic-nic demain. Je vous assure que ce n'est pas simple, et comme, en plus, Paulo ne donne pas de raison à son absence, je ne sais même pas où il se trouve…

— Paulo ?

— Oui, Paulo, notre cuisinier.

— Euh… C'est un gars assez grand, large d'épaules, chauve et taiseux ?

— Eh bien, oui. C'est notre cuisinier. Pourquoi ? »

La vache ! Voilà bien un truc que j'ignorais ! Paulo était cuisinier. Décidément, je ne savais rien sur ceux qui travaillaient pour moi. Je voulus quitter l'école, pressé de rentrer à la maison pour essayer de retrouver mes vendeurs, mais la voix de la directrice me freina en pleine course :

« Eh ! Vous oubliez vos enfants ! »

Ah oui, merde. Les gosses. J'en saisis un par la main, Justin, je crois, tandis que Justine caracolait devant nous en sautillant. Les enfants gazouillaient entre eux en parlant de Madame Sofia…

« Elle va revenir, vot' Madame Sofia, grognai-je.

— Oh non ! gémirent-ils en chœur.

— Quoi ? Elle n'est pas bien ?

— Non. Et puis elle est tout le temps avec les grands…

— Avec les grands ?

— Oui, elle est dans la cour des secondaires, et elle leur donne des bonbons à eux !

— Comment ça, elle leur refile des bonbons ?

— Ouais, des Dragibus ! Et elle leur en donne plein et pas à nous ! En fait, elle aime pas tellement les petites classes de primaire. »

Il ne fallait pas être la moitié d'un con pour comprendre la nature des dragibus distribués ! Merde alors, ma dealeuse droguait des gamins !

Justine prit un air futé qui jurait avec son visage rond et ajouta :

« Et moi je sais que c'est l'amoureuse de Monsieur Paulo, le cuisinier.

— Quoi ? T'es sûre de ce que tu racontes ?

— Ça oui. Je les ai vus faire des bisous, comme ça. »

La petite fille tordit ses lèvres dans un simulacre écœurant d'embrassades baveuses.

« Beurk, cracha Justin… Et même qu'ils… »

Je n'écoutais plus tant le sang me montait aux tempes. Je fis un geste de la main, percutant une poussette et sa propriétaire qui se mit à m'insulter copieusement.

« Ils s'embrassaient, ces crasseux ?

— Ben oui, papa. Justine te l'a dit ! »

Mon téléphone vibra dans ma poche. Un appel du Poissonnier. Je décrochai immédiatement, la voix un peu trop aiguë :

« Allô ? Poissonnier ? Alors ? C'est bon pour Sofia ?

— C'est fait, grogna-t-il à l'autre bout du fil, et je n'ai rien eu à faire. Elle est ressortie du poste il y a vingt minutes. Ils n'ont pas la motivation, je te l'avais dit.

— Putain, t'es un chef ! Je l'appelle, on règle ça et je ferai gaffe à l'avenir, avec mes dealers.

— Tu as intérêt, John. Parce que là, moi, je me demande si t'as pas un problème.
— Un problème ?
— Ouais. Ta Sofia, ben, elle n'a même pas pris la peine de repasser chez elle. Mes gars l'attendaient rues des Croisiers, à la sortie du poste. Eh ben, elle est montée dans une vieille Kangoo blanche qui l'attendait au coin de la rue. À ce qu'ils me disent, c'était un type chauve au volant. Et ils ont tracé plein gaz vers la frontière française.
— Un type chauve ? C'était Paulo ?
— J'en ai rien à foutre de comment il s'appelle. La fille est dans la nature et ton autre idiot aussi. Alors, moi, c'est pas mon problème tout ça, tant qu'on ne vient pas mettre son nez dans mes affaires… Mais toi, je pense que tu gardes mal tes employés. Tu leur laisses du mou sur la bride, et là, tu risques de le payer.
— Je… Je m'en occupe.
— Bon… Je me doute que tu vas t'en occuper. Après tout, c'est ton problème. Demain, à 22 heures précises, tu me ramènes 30 000 euros et tout continuera peinard entre nous. »

Il raccrocha. La sonnerie de fin d'appel retentit dans mon oreille comme une musique funèbre. Un voile blanc passa devant mes yeux. Putain ! Sofia et Paulo. L'institutrice et le cuisinier. J'en étais certain à présent, ils m'avaient baisé. Ils s'étaient maqués dans mon dos, avaient vidé la caisse de vingt mille balles, et ils venaient de se barrer en douce… Une sueur froide, plus abondante encore que celle du matin, me dégoulina dans le dos. Je fixai le chrono de mon téléphone. Vingt-huit heures. Il me restait vingt-huit heures pour trouver vingt mille euros.

Je regardai les jumeaux. Ils étaient laids. Justin chipotait à la fermeture éclair de son blouson, l'index gauche planté dans une de ses narines. Justine était dans la contemplation admirative d'une merde de chien par terre.

Vingt mille euros… C'était impossible, je ne traitais pas moi-même avec des clients, aucun moyen de trouver une telle somme dans les temps. La panique me tordait l'estomac. Je voyais déjà mes pieds fumants sous la flamme du chalumeau du Poissonnier. Quel con j'avais été ! J'aurais dû garder le contact clientèle ! Pourquoi avais-je refilé toute cette partie du job à Sofia et Paulo ? Si j'avais été malin, j'aurais des dizaines de petits junkies à contacter… Et là, je découvrais que les clients de mes vendeurs, au lieu du public marginal habituel, c'était des adolescents… Je devenais dingue de rage !

C'est alors que mon regard glissa sur le sac à dos de Justin. Un modèle Tann's, payé plus de cent balles par Stacey le mois dernier. Puis je vis la montre connectée rose flashy samsung au poignet de Justine. Ça devait coûter un os, tout ça ! Sur ma gauche, dans un parc, j'aperçus une vingtaine de gamins un peu plus âgés. Ils avaient peut-être quatorze ou quinze ans. Et ils étaient fringués comme des papes, leurs cartables bourrés d'argent de poche, de consoles portables, de cartes à collectionner rares et de téléphones offerts par des parents qui avaient bien moins besoin de fric que moi.

« À la guerre comme à la guerre, dis-je aux jumeaux en me raclant la gorge. Les enfants, vous allez rentrer tous seuls comme des grands. Papa a un petit business d'urgence à régler.
— Maman va pas être contente ! Elle aime pas qu'on soit seuls en rue.
— J'en ai rien à foutre, crois-moi. »

Je regardai mes deux enfants s'éloigner à pas timides sur le trottoir.

« Putain ! Disparus mes 20 000 balles, disparus Sofia et Paulo. Je n'ai pas le choix si je veux éviter le fer à souder. »

Je me dirigeai vers un adolescent à l'air chafouin qui se tenait à l'écart du groupe. Il donnait des coups de pied dans une canette et ne me vit pas arriver. Mes doigts fouillèrent ma poche à la recherche d'un peu de marchandise. Chance ! Ils trouvèrent quelques pilules d'ecsta.

« Hey toi, tu veux des Dragibus ? »

Le gosse releva la tête, le nez froncé. Bon sang ! Il était encore plus moche que mes propres enfants, fallait pas demander !

« Quoi ?

— Je te demande si tu veux de quoi planer un peu. »

Je tendis la main pour lui présenter les pilules colorées ornées d'un smiley rigolard.

« Mais ? Mais c'est de la drooogue ? »

Merde ! J'avais mal choisi ma cible. Il apparut immédiatement que le morveux avait été éduqué à coups de principes moraux sérieux. Il devait avoir des tuteurs sérieux et investis. Où allait-on si on ne pouvait même plus faire confiance au laxisme parental ?

« Foutez-moi la paix ou je crie. »

Agacé, je m'éloignai et avisai un duo d'enfants d'une douzaine d'années tout au plus.

« Et vous, là, ça vous dirait des Dragibus ? »

Ils se regardèrent, indécis, puis le plus blond des deux me répondit :

« Nous n'avons pas le droit d'accepter les bonbons des inconnus.

— Ne soyez pas cons, les gosses, c'est pas des bonbons.

— Ah… Euh… Ben non merci quand même, m'sieur. »

Bon, il était clair que ces sales mioches n'allaient pas à l'école des jumeaux dans laquelle Sofia et Paulo avaient établi mon petit commerce à l'insu total de mon plein gré. Je pris la voix caverneuse que la rage faisait monter en moi et attrapai le sac Eastpak d'un des gamins en le secouant.

« Maintenant ça suffit d'être gentil ! Vous êtes sur mon territoire ici, et ça se paye !

— Mais… Vous êtes complètement fou ou quoi ?

— Ferme-la ! hurlai-je en lui postillonnant dessus. Tu veux goûter au fer à souder ? Tu veux savoir c'est qui le Poissonnier ? Videz vos poches ! Les téléphones, le liquide, les cartes Pokémon rares, tout ! Sinon je viens chez vos mères ! »

Les gosses paniqués obtempérèrent et, durant les dix minutes qui suivirent, j'improvisai un festival de racket complet, passant de groupe en groupe, terrorisant les petites têtes brunes ou blondes afin qu'ils se délestent de tout ce qui avait un peu de valeur. J'aperçus le gardien du parc qui approchait, alerté par le raffut et je m'enfuis sans demander mon reste. Vers 18 h 30, essoufflé, j'arrivai enfin chez moi pour faire l'inventaire de ma razzia. Stacey était livide de colère :

« M'enfin John ! T'es con ou quoi, de laisser les enfants rentrer seuls ?

— La ferme ! Et parle-bien, bordel ! » répondis-je, avant de m'enfermer dans les toilettes.

Je fis vite le compte. Ma vidange de poches m'avait rapporté un téléphone à la vitre fissurée de trois traits sur lesquels des doigts crasseux avaient posé du papier collant, une dizaine de cartes Pokémon et la somme de 47 euros et 22 cents en pièces dorées et argentées. 47 euros. Il me manquait dix-neuf mille neuf cent soixante-trois balles à trouver pour demain. J'étais foutu !

Désespéré, je tentai d'appeler successivement les téléphones de Paulo et de Sofia, mais ils restaient définitivement muets. Mes deux acolytes avaient disparu, j'étais mort ! Je me saisis la tête entre les mains tandis que Stacey tambourinait à la porte :

« T'es pas sérieux, John ! Franchement, les gamins, on les a faits à deux. Et tu t'en occupes n'importe comment ! J'parie que c'est encore moi qui vais devoir mettre leur pizza dans le four ce soir. Et t'as même pas racheté leurs chips préférées ! Qu'est-ce qu'y vont bouffer demain, à l'école ? Hein ? »

Plus elle gueulait, plus je sentais le désespoir monter en moi. Comment allais-je gérer tout ça ? Au milieu de la nuit, alors que je me retournai aux côtés de Stacey qui ronflait, toute sa colère oubliée, une idée me vint. Je m'étais acharné sur ces gamins du parc qui n'étaient en rien dans les combines de Sofia. Demain, je pouvais retourner à l'école, faire un crochet par la cour des grands en apportant de la marchandise et là, bingo ! Je croiserais les bons gosses ! Ceux dont la tête tourne et le cœur palpite, car le manque d'ecstasy s'est déjà fait une place dans le petit corps. Ceux qui, pressés d'avoir la dose que Sofia ne leur a pas refilée aujourd'hui, ont certainement vidé le portefeuille de papa ou vendu les boucles d'oreilles de maman dans le but d'acheter de quoi se sentir mieux demain. Oui ! J'avais encore cet espoir-là… Peut-être pourrais-je m'en sortir ainsi.

« Vingt mille balles, c'est beaucoup quand même. »

Les choses n'ont jamais autant de valeur que quand elles ont disparu… Qu'est-ce que j'étais pressé de récupérer mes sous !

Le lendemain, je me levai sans faire de bruit. Stacey dormait encore et je n'avais aucune envie de la voir se remettre à brailler. Je secouai Justine et Justin qui dormaient, serrés l'un contre l'autre sur le canapé, en leur intimant de la boucler :

« On va à l'école sans réveiller maman, d'accord ?

— Pourquoi ? Madame Sofia est quand même pas là.

— On s'en fiche. Vous jouerez dans la cour.

— On peut avoir des chips ?

— Il n'y en a plus. Vous irez à la cantine.

— Mais Monsieur Paulo est pas là non plus…

— Eh bien, vous piquerez les collations à un plus petit que vous. Que voulez-vous que je vous dise ? C'est important d'apprendre à se débrouiller dans la vie. »

Nous partîmes pour l'école et, excellent père en cette matinée ensoleillée, je les accompagnai jusqu'au bout. Je les regardai se diriger vers les balançoires de la cour des petits, puis je pris le chemin de la cour des secondaires. Ils étaient nombreux, tous vêtus de fringues de marque qui sentaient le bon argent… Celui qui allait bientôt ruisseler dans mes poches, tandis qu'ils me tendraient, les yeux pleins de larmes de reconnaissance, les jolis billets qui leur donneraient accès à quelques instants du bonheur chimique que leurs synapses devaient réclamer à grands coups de tambour. Je me glissai derrière le cabanon des toilettes, faisant fi de l'odeur de javel et d'urine pubertaire mélangées, et je déclarai suffisamment fort pour qu'une dizaine d'entre eux puissent m'entendre :

« Je suis un ami de Madame Sofia, et j'ai des Dragibus pour ceux qui en veulent. »

L'effet fut immédiat. Plusieurs gamins se précipitèrent, les yeux brillants. Ils ne devaient pas avoir plus de 12 ou 13 ans et je ne pus m'empêcher de songer que Sofia était quand même une

belle saloperie ! Droguer des gosses, a-t-on idée ? Elle était détraquée cette fille, j'aurais dû le deviner plus tôt. Des mains avides se tendirent tandis que de petites voix s'inquiétaient :

« Elle est où, Madame Sofia ? Elle va revenir ?

— Vous inquiétez pas. Je peux vous les filer, moi, vos bonbecs. »

Je sortis une boîte de pilules d'ecstasy, mais les mêmes petites voix reprirent en chœur :

« Mais c'est pas des Dragibus, ça !

— Quoi ? C'est pas celles-là que vous refile Sofia ?

— Ben non… »

La vache ! Les seules autres pilules que j'avais étaient de la kétamine. Cette malade avait filé ça à des mômes ? Et elle se prétendait institutrice ? J'étais sidéré. Bon… En même temps je n'avais pas le choix… Et puis, l'avantage de la kétamine, c'est que je pouvais la vendre 20 balles la pilule. Cela irait plus vite. Je sortis les pilules de ma poche.

« Les voici, vos Dragibus. C'est vingt euros. Sortez la monnaie ! »

Les gamins semblaient pétrifiés.

« Mais enfin monsieur, ce ne sont pas des Dragibus.

— Comment ? Mais ils ressemblent à quoi, vos Dragibus ? »

L'un d'eux ouvrit son sac et me sortit un petit paquet de ces sucreries qu'on trouve dans tous les night-shops ou les Lidl en souriant :

« C'est ça, m'sieur.

— Hein ? C'est ce que vous refile Sofia ?

— Ben oui. »

J'évoluais en plein cauchemar.

« C'est des Dragibus, quoi ! répéta le gamin avec un sourire benêt. Des rouges, des verts, des jaunes…

— Et… Et les ecstas ? balbutiai-je, la mâchoire pendante. La kétamine ?

— Connais pas, monsieur. Mais Madame Sofia, quand on a une bonne note en dictée, elle nous donne deux Dragibus. C'est la récompense ! Elle nous aime bien, nous les grands. Elle a demandé à pouvoir nous donner cours l'année prochaine. »

J'eus l'impression de prendre un coup de massue en pleine tempe.

« L'année prochaine ? Ah ben comptez pas trop dessus, les chiards. Elle a disparu, Sofia !

— Comment ça ?

— Ouais, avec tout mon pognon et votre cuisinier. Tout a disparu. Et maintenant, ce qui va disparaître, c'est votre argent de poche. Compris ?

— Quoi ?

— Filez-moi vos sous, tout ce que vous avez, et vite. Celui qui garde un truc, je lui pète les genoux !

Je recommençai, comme la veille, à fouiller les cartables en hurlant des insanités aux gosses terrorisés qui tentaient d'obtempérer pour se mettre à l'abri des coups que je distribuais à la volée. Les petits chouinaient en fouillant leurs poches tandis que je tentais de remplir les miennes.

Soudain, une ombre gigantesque s'étendit sur le sol à mes côtés. Un grand gaillard à la moustache déjà présente et d'au moins un mètre quatre-vingts, la mâchoire carrée et les épaules

larges comme une armoire normande, venait de surgir de derrière le bâtiment. Il attrapa mon poignet avec une force de colosse.

« Lâche mon petit frère tout de suite ou je t'écrase la tête sur les pavés de la cour ! »

Il avait l'air si costaud que mes testicules remontèrent direct dans mon abdomen. Autour de nous, d'autres élèves de rhéto s'approchaient, l'air mauvais.

« Il fait quoi lui, avec les petits ? T'as vu ta gueule ? Dégage avant qu'on appelle les flics et qu'on te dérouille ! »

La terreur me figea un quart de seconde. Je lâchai le gamin, ramassai à la hâte les piécettes tombées au sol, puis je pétai un sprint mémorable. Je sautai par-dessus le grillage de l'école en poussant un couinement pitoyable, repoussant du pied le colosse qui tentait de m'attraper la cheville. Celui-ci tomba au sol en beuglant :

« Tu t'en tireras pas, connard ! L'argent, ça fait pas le bonheur ! »

Je courus sans m'arrêter, le cœur battant à deux cents à l'heure, avec l'impression que mes poumons allaient exploser. Je ne m'arrêtai pas avant la maison où Stacey, cette grosse feignasse, ronflait encore. Je fis rapidement mes comptes. J'avais empoché 82 balles. Quatre-vingt-deux, plus les quarante-sept d'hier, cela me donnait un total de cent vingt-neuf euros. Sur vingt mille. Un spasme de pure panique me tordit les boyaux. Le chrono tournait impitoyablement, me rapprochant de ce moment, ce soir à 22 heures, où je devais croiser le Poissonnier. C'est alors que mon téléphone se mit à vibrer dans ma poche. Un numéro inconnu. Je décrochai en tremblant de tous mes membres :

« A… Allô ?

— Bonjour, c'est la police de Mouscron à l'appareil. Nous avons reçu une plainte vous concernant.

— Une plainte contre moi ?

— Oui, il semble que vous rackettiez les enfants, ce matin, dans la cour de récréation.

— Euh…

— Écoutez, on va faire simple. Ou vous ramenez votre personne au commissariat dans l'heure, ou c'est moi qui vous ramène, mais avec les menottes et la mauvaise humeur d'avoir dû venir vous chercher. Vous choisissez. »

Je raccrochai au nez du flic. Mais quand allait-on me foutre la paix ? C'était de l'acharnement. Comme si je n'étais pas assez dans la merde comme ça !

Et soudain je compris. On me prenait pour un con. Ils avaient serré Sofia hier avant de la relâcher… Il était clair que cette salope m'avait sûrement balancé. Je ne croyais pas un instant à l'histoire que le policier venait de me servir. Qui voudrait arrêter un brave type comme moi pour le seul motif d'avoir provoqué une petite frayeur à un gamin ou l'autre ? Soyons sérieux. Ce prétexte de racket était un piège pour me coffrer pour mon trafic, j'en étais sûr ! Je pris l'argent que j'avais dans ma boîte, environ 10 000 euros que je glissai dans ma poche gauche, puis je fourrai les cent vingt-neuf euros de piécettes récupérées chez les enfants dans ma poche droite. C'est fou comme cette somme insignifiante pesait et faisait du bruit… Un vacarme de maracas à chaque pas. Il en va de l'argent comme de l'humain : moins il y a de valeur, plus ça fait du boucan_

Puis je m'enfuis à toutes jambes sans même savoir où j'allais. Tant pis pour la maison, tant pis pour mes jumeaux moches, tant pis pour Stacey, je me tirais ! Je courais, le cœur au bord des

lèvres, quand mon téléphone vibra. C'était un message WhatsApp qui m'était envoyé par Sofia. Putain ! Elle venait me narguer à son tour, ou quoi ? Je m'arrêtai pour le lire.

> « Coucou John, tu te demandes sans doute où je suis. Je m'excuse de ne pas avoir répondu à tes appels. Je voulais te prévenir, mais j'ai dû être entendue par la police qui voulait savoir si j'étais informée d'un trafic de drogue dans mon immeuble. J'ai nié, ils n'ont pas insisté. Et puis j'ai été relâchée. Je n'ai donc pas eu le temps de te voir, car je voulais me faire un petit moment en amoureux avec Paulo pour fêter ça… Et oui, je dois t'avouer un truc : on est en couple depuis six mois ! On rentre ce soir, et on se remet au taf dès demain. D'ailleurs, j'ai noué de nouveaux contacts avec des avocats et des notables de la ville avec qui on va faire de très grosses affaires. Voilà. Et tant qu'on en est aux petits secrets, je dois t'avouer aussi que, en dehors du business, je suis instit et que je connaissais déjà tes enfants avant qu'on travaille ensemble ! Bref, à demain, Sofia.
> PS : Bonjour de Paulo. »

Le soulagement me fit hoqueter deux ou trois fois et mon cœur passa d'un coup sous la barre des deux cents battements par minute. Sofia n'avait pas disparu ! Elle s'était juste payé un petit week-end en amoureux avec son crétin de cuisinier qui n'avait donc pas disparu non plus. La police ne me suspectait pas pour trafic de drogue, mais voulait juste me gronder pour avoir été un peu taquin avec des gamins pleurnichards… Et cette histoire de juristes me plaisait bien ! Avec un peu de bol, mon business allait prendre une dimension internationale.
Une chose me titillait un brin : Sofia n'avait pas abordé le problème des 20 000 balles… L'image du fer à souder du Poissonnier branché à mon intention me revint. Je tapotai rapidement ma réponse :

> « Salut Sofia. Bon plan pour ton couple et pour les notables. Me reste une question : où sont les 20 000 balles que vous m'avez tirés ? J'en ai besoin d'urgence. J'ai rendez-vous avec le Poissonnier dans quelques heures. »

Je décidai d'aller tuer le temps qui me restait en buvant un café. Je m'assis à une table, un peu en retrait, dans un bistrot non loin de la rue Vantieghem en attendant la réponse. Sofia, qui semblait satisfaite de m'avoir envoyé un message, ne donna plus signe de vie. Cette garce n'avait pas disparu, mais elle restait assez garce malgré tout.
Le téléphone sonna enfin. C'était Stacey.

> « John ? T'es où ?
> — Je travaille. Tu veux quoi ?
> — Je voulais te dire qu'un charmant policier est passé. Y't'cherche.
> — Tu lui as dit quoi ?
> — Mais… Rien. Je sais même pas où t'es.
> — Alors pourquoi dis-tu qu'il est charmant ?
> — Ben parce qu'il l'était. Poli, tout… Bref, voilà. Comme ça tu sais. Et je voulais te dire…
> — Ouais, quoi ?
> — J'ai vu que tu t'es levé c'matin sans faire de bruit pour me laisser dormir et que tu t'es occupé de Justin et Justine. Voilà… C'est très gentil. Merci. Ça me touche beaucoup.
> — Ah ben voilà.
> — Du coup… J'dois t'avouer un truc, John…

— Quoi ?
— Euh… D'abord, tu promets de bien m'parler après qu'est-ce que j'vais dire..
— Si tu veux, mais explique.
— Ben… Mes nouveaux vêtements, et ceux des jumeaux. Je… J'ai pris de l'argent dans ta boîte.
— Hein ? Quoi ? Combien ?
— Ben… Beaucoup. Je… Je voulais te faire la surprise aussi… Je… J'ai commandé une voiture, et en plus, je regarde pour déménager.
— 20 000 balles. Tu m'as pris 20 000 balles ?
— Oui… Voilà. Reste calme, hein John… Tu as promis de bien me parler… »

Je hurlai au téléphone, vomissant à Stacey dans des mots plus qu'explicites et crus à quel point je la considérais comme une personne aux cognitions contrariées, assortie d'un physique de ruminant obèse, et que son attitude chafouine activait mon sphincter d'une manière incontrôlable. Vaguement soulagé de m'être exprimé avec soin, je raccrochai.

Mon argent n'avait pas disparu. C'était cette énorme conne de Stacey qui me l'avait volé. On n'est jamais aussi bien trahi que par les siens. Qu'allais-je faire ? L'heure de mon rendez-vous avec le Poissonnier approchait et il était clair que je n'aurais pas l'argent à temps. Je palpai la poche intérieure de ma veste. Là, bien au chaud, dormaient les dix mille balles en gros billets que j'avais conservés. Ça ne pesait presque rien comparé aux piécettes du racket, mais avec les cent vingt-neuf euros des gamins en bonus, ça me faisait une petite avance…

J'irais le voir, le Poissonnier, je lui balancerais l'argent liquide sur la table en gage de bonne foi, puis je lui expliquerais, yeux dans les yeux, que Sofia et Paulo rentreraient ce soir avec des clients plein les poches. On allait s'arranger… Tout allait rentrer dans l'ordre. Je me levai, réajustai mon jean que la poche gonflée de monnaie sonore avait fait glisser sur mon caleçon troué, et mis le cap sur la rue Vantieghem d'un pas plus assuré. Je m'engageai rapidement dans l'allée encombrée de détritus qui menait à la cave. Le Poissonnier m'attendait, accompagné de deux hommes de main.

« John ! Salut. Comment vas-tu ?
— J'ai connu mieux.
— Oh ? Pas un souci avec les enfants, j'espère.
— Euh… Non… Non. Ça va.
— Tant mieux… J'aime bien les gosses, ça m'aurait attristé.
— Écoute, Poissonnier… Faut qu'on parle, là.
— C'est les embrouilles que t'as pas gérées avec tes dealers, ça. »

En quelques minutes, j'exposais ma situation à mon fournisseur. Je lui expliquai le malentendu sur la disparition de mes deux vendeurs, les difficultés financières que ma femme avait eues, en mettant en avant qu'elle avait agi au mieux pour le bien de Justin et Justine, puis je fis miroiter la perspective de nouveaux clients très riches. Le Poissonnier m'écouta attentivement. Il réfléchit et sourit :

« John… Tu es un bon client, et je vois que là, tu me parles honnêtement. Vois-tu, en temps ordinaire, je pense que je t'aurais roussi la plante des pieds ou les roustons pour t'apprendre à me payer à l'heure… Mais tu es un bon gars. Un père de famille comme je les aime… Et ça, je respecte. Tu as déconné, mais tu fais amende honorable. Alors je vais te faire confiance et te donner trois semaines. Nous sommes d'accord ?

— Oh… Oui ! Oui ! »

Je n'en revenais pas. Après ces deux jours d'angoisse, il semblait que la situation s'arrangeait sans problème. J'eus une folle envie d'embrasser le Poissonnier.

C'est à ce moment que son téléphone sonna. Je le vis décrocher et répondre quelques mots. Lorsque la conversation fut finie, son regard avait changé. Il était devenu sombre, d'un noir lardé de haine et de colère.

« C'est justement ta Sofia que je viens d'avoir au téléphone. Elle voulait que les choses soient claires entre elle et moi. Mais dis-moi, John, elle me dit que tu l'accuses aussi de t'avoir volé ?

— Mais… Mais non, c'est quand je ne savais pas encore que Stacey avait piqué dans la caisse…

— C'est incroyable. À chaque fois que tu essaies de m'expliquer quelque chose, j'en sais moins qu'avant. Tu me disais que Stacey en avait eu besoin pour les jumeaux.

— Euh…

— Bref, on s'en fout. Il y a bien pire. Sofia est passée dans son école. Il semble que tu aurais agressé des enfants ?

— Hein ? Mais…

— Tu as voulu vendre de la marchandise à des gamins, puis tu leur as fait les poches ? C'est très grave, ça. J'aime beaucoup les enfants, et je ne veux pas qu'on y touche.

— Mais moi non plus ! Je… Je ne voulais aucun mal à ces gosses, et encore moins leur vendre de la came.

— J'aimerais te donner raison, mais dans ce cas, on serait deux à avoir tort. Tu m'as menti, et c'est inacceptable. »

Du doigt, le Poissonnier désigna le fer à souder qui n'était pas encore branché. Bordel ! La situation dérapait totalement. Du coin de l'œil, j'avisai la porte de la cave ouverte vers l'extérieur. Dans un mouvement dicté par l'urgence, je me précipitai avant que les hommes de main ne puissent m'attraper et me retrouvai dans la ruelle encombrée. Je fis quelques pas et, apercevant une palette appuyée sur le mur, je me glissai en dessous.

Le Poissonnier et ses sbires sortirent à ce moment exact.

« Il ne peut pas être loin. Va voir jusqu'à la rue. »

Ils se mirent à chercher…

Et soudain, un miracle se produisit. Dans la rue Vantieghem, à quelques mètres de moi, une voiture de police s'arrêta tranquillement. De ma cachette, j'apercevais la silhouette de deux flics à l'avant qui semblaient papoter avec entrain. Je calculai la distance qui me séparait du véhicule. Trente, peut-être quarante mètres. Mes trois poursuivants fouillaient non loin de moi, me tournant le dos. Il me suffisait de m'extirper de mon abri et, dans 10 secondes, je pourrais rejoindre les flics. J'expliquerais que j'étais le salaud qui avait racketté des gamins du quartier. Ils m'embarqueraient et je serais bon pour une amende. Sauvé, j'étais sauvé !

Doucement, je rampai vers la voiture bleu et blanc.

Et c'est là que les cent vingt-neuf euros de piécettes de ma poche laissèrent échapper un joyeux tintement de maracas qui résonna pour moi tel le glas, me prouvant définitivement que l'argent ne ferait pas mon bonheur.

En une seconde, mes poursuivants, alertés par le bruit furent sur moi.

Le Poissonnier était un gars réglo, mais il n'aimait pas du tout qu'on lui mente, et encore moins qu'on touche à des enfants…
Et cette nuit-là, c'est moi qui disparus pour toujours.